Document generated on 05/19/2025 8:59 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Mystic Avenue, Salem (Mass.)

David Dorais

Number 107, Fall 2011

Marionnettes et automates : animés... mais vivants

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64511ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dorais, D. (2011). Mystic Avenue, Salem (Mass.). *XYZ. La revue de la nouvelle*, (107), 30–37.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Mystic Avenue, Salem (Mass.)

David Dorais

C'EST DERRIÈRE le mur de son bureau que Jack avait trouvé cette femme.

En vissant un crochet pour suspendre un cadre, il avait découvert par hasard une fente très mince qui semblait courir sous le papier peint. Par prudence, il avait voulu vérifier jusqu'où s'étendait la lézarde. Avec un petit couteau, il avait fendu le papier peint et suivi la ligne, étonnamment droite, en descendant d'abord jusqu'au pied du mur, puis en remontant de quelques centimètres et en tournant brusquement à gauche, enfin en allant jusqu'au sol de nouveau, de sorte qu'il s'était retrouvé devant les contours parfaitement définis d'un rectangle. Jack avait tâté le panneau avant d'y exercer une certaine pression. Il avait entendu un frottement, et la section de mur s'était ouverte sur une femme, non, sur un mannequin de femme, coiffé d'un élégant chapeau à voilette, vêtu de dentelles noires et orné de pendentifs argentés. Mêlé à l'odeur de poussière, un vague parfum émanait de ce modèle d'un style ancien mais impossible à dater, placé de travers dans le réduit, le visage tourné contre la paroi du fond. On aurait dit que quelqu'un avait voulu condamner à l'oubli ce vieil objet, au lieu de s'en défaire. Pourquoi ?

Jack fit un pas en avant et tendit la main. Le mannequin tourna brusquement la tête. Jack recula, le cœur battant. Il examina le visage. Ses yeux grands ouverts, ses lèvres minces, son air inexpressif. Plus aucun mouvement. Jack posa la main sur le panneau, hésitant à le refermer. Mais l'automate tourna d'un coup les épaules dans sa direction. Puis, dans un grincement d'articulations, elle leva un bras. Réagissait-elle à sa présence ? Lui tendait-elle la main, à lui ? Comment cela aurait-il été possible ?… Jack avança des doigts tremblants, du bout desquels il toucha la matière dure, lisse et froide du mannequin. Qui ne bougea plus. Jack replia les doigts sur la main de plastique. Il sentit une vibration bourdonner dans le corps

artificiel. Reculant de deux pas, il laissa la place à la femme, qui s'extrayait maintenant du placard obscur. Elle s'engagea dans le bureau avec maladresse, sa marche mécanique rendue chancelante par les talons hauts dont on l'avait chaussée. Jack lui tenait toujours la main ; il avait l'impression d'aider une enfant à garder son équilibre. Elle marcha en ligne droite, s'arrêta puis, de manière saccadée, tourna la tête d'un côté et de l'autre. Elle fit ensuite demi-tour et réintégra son recoin, où elle cessa de se mouvoir. Jack attendit. Rien ne se passa plus. Finalement, il referma le pan de mur sur celle qui venait d'entrer dans sa vie.

C'était un vendredi soir, Jack se trouvait seul à la maison ; Katy était partie travailler, ce nouvel emploi qu'elle avait obtenu. Pour éviter une frayeur à son épouse, car il la savait craintive, Jack se persuada qu'il valait mieux taire sa troublante découverte. Par conséquent, il dissimula le placard secret derrière un meuble, bibliothèque vitrée pourvue de roulettes, assez grand pour cacher tout le panneau, mais assez léger pour être facilement déplacé. Chacun des jours suivants, il profita du départ de son épouse pour revenir vers son mannequin qui, chaque fois, demeura immobile. Ce n'est que le vendredi suivant, encore en soirée, que le miracle se produisit de nouveau.

Ainsi, au fil des semaines, il s'avéra que la femme derrière le mur ne vivait pour Jack que les vendredis soir. Selon quels mécanismes et à quelle fin ? Il se mit à attendre avec impatience ces rendez-vous trop rares. Les trois ou quatre premières fois, la femme se promena uniquement dans le bureau. Ensuite, elle accepta d'en sortir pour s'aventurer plus loin dans la maison. Jack la tirait doucement par la main, et elle se laissait guider. Aurait-elle suivi le même parcours si elle avait été seule ? Parfois, elle refusait d'aller dans une direction, en s'arrêtant net. Certains endroits lui étaient-ils interdits ?

Environ deux mois après la découverte de l'automate, Jack lui fit visiter le salon. Il prit ensuite l'habitude, tous les vendredis soir, de l'y conduire et de la faire asseoir sur le canapé. Il allumait une petite lampe et s'installait à côté de cette

femme qui l'attirait de plus en plus. Il prenait le temps de s'interroger sur ce qui, dans cette beauté, l'envoûtait. Étaient-ce les lignes du visage et des mains, si définies ? La pureté du cou, rehaussée par la brillance métallique des pendentifs ? Les yeux si paisibles, qui étincelaient dans la pénombre ? Jack trouvait séduisants les éclats de peau qu'il entrevoyait à travers les couches superposées de fine dentelle noire. Ainsi placé tout près, il percevait bien son étrange parfum, des odeurs de l'ancien temps qui avaient perduré. Et il croyait parfois la voir sourire sous sa voilette.

Petit à petit naquit en Jack le désir de la soulever, cette voilette, et de passer la langue sur ces lèvres invitantes. Comment la femme réagirait-elle ? Jack se mit à rêver de caresser les cheveux noirs si délicats et les seins fermes sous le vêtement léger. L'excitation gagnait ses doigts dès qu'il s'imaginait palper tout ce qui la rendait si féminine. En scrutant les ajours du tissu, il s'était rendu compte qu'elle avait de petits mamelons fuchsia. Oserait-il… ? Et puis il se dit que oui, après tout, ce serait possible. Leurs bras se frôlaient déjà, il suffirait d'un geste pour lui saisir le coude, l'épaule. Il la ferait se pencher vers l'avant, déboutonnerait le dos de la robe et dévoilerait la lueur pêche de son corps fragile. Pourquoi ne se permettrait-il pas là, tout de suite, de soulever le bas de la robe, pour voir comment c'était fabriqué en dessous ? Et à l'intérieur ? Était-il concevable d'ouvrir le corps de la femme, de remonter jusqu'au mécanisme qu'elle recelait, voire de passer le doigt sur ses ressorts et sur ses engrenages ?

Mais Jack craignait les conséquences de sa brusquerie. Peut-être le fonctionnement de l'automate en serait-il perturbé ? Tout en elle était si mystérieux : docilement assise sur le canapé, il lui arrivait de mouvoir un bras, de tourner le visage, de serrer les genoux. À certains moments, on aurait dit qu'elle répondait à un signe de Jack, comme si elle y acquiesçait ou, au contraire, s'en offusquait ; à d'autres moments, elle semblait obéir à ses propres lois. Qui sait ce qui troublerait sa conduite ? Jack chérissait plus que tout leurs tête-à-tête du vendredi soir, il voulait qu'ils se poursuivent sans aucun

changement. Un geste trop insistant risquait de dérégler à jamais cette machine complexe. Et pourtant, c'était ridicule : elle n'allait tout de même pas tomber en pièces simplement parce qu'il lui caresserait la gorge. Non, il fallait rester prudent : un rien pouvait tout compromettre.

Jack passait ces soirées ainsi, hésitant devant les actions à entreprendre, sursautant chaque fois que, emporté par la rêverie, il avait laissé le temps filer et entendait rouler, dans l'entrée du garage, la voiture de son épouse. Elle aurait encore du mal à dormir cette nuit, et il devrait encore la persuader qu'elle s'inquiétait pour rien.

* * *

Katy n'aurait su dire à quel moment les signes avaient commencé à se manifester. Depuis qu'elle occupait ce nouvel emploi ? Au début, des craquements et des heurts l'avaient dérangée certaines nuits. Elle avait réveillé Jack et réussi à les lui faire entendre une ou deux fois. Il l'avait aussitôt rassurée : la maçonnerie travaillait ou les tuyaux vibraient. Des sons normaux dans une vieille demeure. Mais après quelques mois, elle s'était convaincue que leur maison était hantée. Car il s'agissait de bruits de pas : un fantôme ou un esprit marchait tout juste derrière les murs. Elle avait fini par reconnaître ce pas, lent et syncopé comme le pas d'un boiteux, trop faible pour provenir de leur chambre à coucher, mais trop net pour lui parvenir d'une autre pièce. Quand elle entendait ainsi marcher, elle se figeait dans le lit, terrifiée, incapable de réagir.

Pendant le jour, toutefois, Katy se montrait plus brave. Elle se mit à sonder les murs de la chambre. Jack insista pour qu'elle cesse : il réglerait le problème tout seul. Il lui acheta même des somnifères dans l'espoir qu'elle passe de meilleures nuits. Qu'elle oublie toute cette histoire. Mais elle persista et réussit à déceler, au fond de leur penderie, au bas d'un mur, le tracé presque indiscernable d'un panneau. Du bout des ongles, elle le fit basculer et l'enleva, découvrant une

ouverture juste assez grande pour s'y glisser en rampant. Jack changea soudain d'attitude : surpris et intrigué, il accepta de suivre Katy de l'autre côté du trou, après s'être muni comme elle d'une lampe de poche.

L'ouverture donnait accès à une espèce de couloir étroit qui s'étirait comme à l'infini. Le monde entre les murs… Un monde dont les cloisons hautes et la charpente de vieux madriers semblaient vouloir les écraser. Dans la lueur bleutée de leurs lampes de poche apparurent des toiles d'araignée et des brumes de poussière soulevées par leur présence. Katy et Jack empruntèrent l'étrange couloir confiné. Des bouquets d'herbes sèches étaient abandonnés sur les madriers. Ils arrivèrent à un croisement : encore plus de passages dans les ténèbres. Katy appréhendait ce qu'ils allaient trouver. Un instant, elle eut envie de revenir sur ses pas, mais Jack, se tenant juste derrière, bloquait l'allée. Alors elle prit à gauche, sans réfléchir. Ce labyrinthe, au cœur même de leur maison… Combien d'autres voies dissimulées la sillonnaient ? À mesure qu'elle s'enfonçait dans le dédale, Katy devenait plus anxieuse, craignant qu'ils ne retrouvent plus leur chemin au retour.

Le trajet aboutit à une petite pièce, dont les angles se révélèrent dans le faisceau nerveux des lampes-torches. On sentait une faible odeur d'herbes et d'encens. Presque rien dans cette pièce. Quelques symboles indéchiffrables tracés sur les murs. Une chaise en bois. Et une table sur laquelle se trouvaient des objets très anciens, disposés comme s'ils devaient servir à un usage précis. On aurait dit qu'ils mimaient un rituel ou une scène quotidienne. Cette apparence de vie terrifia Katy, qui sentit une présence spectrale. Elle gémit, puis déguerpit pour regagner leur chambre. Elle espéra que Jack ne l'abandonne pas en restant tout seul, là-bas dans la pièce, et elle fut soulagée de l'entendre courir derrière. Quand ils eurent retraversé l'ouverture et se furent assis sur le lit, Katy éclata en sanglots, et Jack la consola.

Le lendemain, elle lui demanda de condamner le trou avec des planches, pour éviter que « la chose » ne s'infiltre dans

leur chambre ; il acquiesça, et s'exécuta sans tarder. Elle parla également de faire abattre toutes les cloisons de la maison. Mais quatre jours plus tard, elle remarqua que les bruits avaient cessé. Elle attendit pour s'en assurer puis, soulagée, renonça à la démolition, souhaitant seulement que les phénomènes étranges ne se produisent plus jamais.

* * *

Quand Katy avait identifié les bruits nocturnes comme étant des bruits de pas, Jack avait compris qu'il pouvait s'agir de la femme automate. L'indépendance de celle qui s'animait ainsi en dehors de leurs rendez-vous, sans qu'il sache par quels passages indétectables elle quittait le bureau, l'avait contrarié. Mais la découverte de cette demeure parallèle l'ébranla. Ainsi donc, elle était réellement libre et n'existait pas que pour lui. Combien de fois par semaine, par jour se rendait-elle, à l'insu de Jack, dans le secret inviolable de son cabinet ? Et quel genre de vie menait-elle là, seule, au milieu du silence et dans le noir ?

Le vendredi soir suivant, lorsque Jack alla retrouver sa compagne inavouée, elle se montra aussi aimable que d'habitude. Elle se laissa conduire, avançant avec lenteur sur ses escarpins, s'asseyant sagement sur le canapé. Peut-être, ce soir, faisait-elle moins de mouvements ? Oui, mais plus osés : Jack la vit clairement, par deux fois, tendre la main vers son visage à lui. Une invitation ? Et soudain, les pudeurs qu'il s'était imposées jusque-là se volatilisèrent : il tira sur la voilette, renversa le chapeau et posa sa bouche sur celle du mannequin. Qui n'eut aucune réaction. Lèvres froides. Bouleversé, Jack regarda un moment la femme qui restait de glace. Puis, avec détermination, il se leva, se pencha vers elle et lui glissa un bras sous les aisselles, l'autre sous les genoux. Il souleva le corps de l'automate, qui se plia en deux, émettant un craquement faible. Il transporta sa conquête jusqu'à la chambre à coucher, puis la déposa sur le lit. Il lui retira ses vêtements, mais lui laissa ses pendentifs.

Étendue toute nue sur la couverture, la femme ne bougeait toujours pas. Jack entendait toutefois chuinter les rouages qui donnaient son âme à ce corps. Il s'agenouilla. Quel émoi devant ses membres pâles, ses yeux brillants, ses bijoux, ses doigts tendus même au repos ! Jack emmêla ses propres doigts à ceux de la femme. Il la regarda avec tendresse. Comment allait-elle réagir quand il la caresserait de la tête aux pieds ? Pourrait-il la guider, lui enseigner les gestes qu'il espérait ? Oh ! tant de choses qu'il voulait partager avec elle…

Tout à coup, horreur ! Jack sent que son bras a bougé, son bras qui le reliait à la main de l'automate, cette main qui s'est détachée du corps et qu'il soulève maintenant, pendante, qu'il tient en l'air avec dégoût. Le visage du mannequin a tourné en direction de la penderie, où se trouve l'ouverture condamnée. La tête a-t-elle pivoté par accident ? A-t-elle obéi à un mécanisme ? Jack s'affole. La femme va-t-elle ramper jusqu'à la penderie, dans l'espoir de s'enfuir, de rejoindre son domaine ? Jack veut au moins toucher l'un des mamelons si attirants, il le fait, mais le sein se détache lui aussi et roule dans les draps en tressautant. Le trou laissé dans le torse montre, en dedans, l'enchevêtrement des pièces d'horlogerie et leur mouvement automatique.

Le souffle court, Jack entreprend de remettre la main et le sein à leur place. Il y parvient avec peine, joignant malhabilement chacun des morceaux au reste du modèle. Puis, rhabillant à la diable le mannequin, il le reprend entre ses bras, le ramène dans le bureau, le glisse dans la cachette, referme d'un coup sec le pan de mur et replace enfin le meuble qui camoufle tout. Il s'assied dans son fauteuil et s'enfouit le visage dans les paumes, essayant de se calmer avant que Katy ne revienne.

Le lendemain, Jack rouvrit le placard, mais il constata que la main et le sein étaient retombés. Devant les yeux du mannequin, ces yeux peints qui restaient continuellement ouverts, il éprouva une honte profonde. À partir de ce moment, il ne ressentit plus le désir de retourner voir la femme derrière le

mur : vraisemblablement, la vie l'avait désertée. Que pouvait-il attendre des vendredis à venir ? Et puis, se dit-il, cette femme démodée n'était pas si belle après tout. Incapable de s'en débarrasser, pourtant, il la relégua dans le réduit obscur. Et tout ce qu'il retint de cette aventure fut une sensation de dégoût, qui se transforma peu à peu en un souvenir diffus et pénible.